



No 1

CHAPITRE PREMIER

PEPE LE DORMEUR

C'est un pittoresque et imposant voyage à la fois que présente le port d'Élanchovi, sur la côte de Biscaye. Quand, à mon retour d'Amérique, poussé par l'un des hasards d'une vie d'aventures, je débarquai un jour à Élanchovi, ce ne fut cependant pas sur le paysage que se fixa surtout mon attention. Ce fut sur un ancien château, le seul peut-être qui existe en Espagne, qui dressait ses toits d'ardoise et ses girouettes gothiques au sommet de la plus haute falaise. J'avais reconnu, dans ce vieux château, l'endroit où avait commencé une dramatique histoire qui m'avait été racontée dans les forêts de l'État de Sonora, peu d'années avant mon retour du Mexique.

La ceinture de rochers sur lesquels s'élève ce manoir enserme le petit port d'Élanchovi, protégé par une jetée de pierres de taille.

A l'endroit où ce môle, peu élevé, se joint à la terre, on commence à gravir les falaises disposées en gradins naturels et sur lesquelles s'échelonnent en amphithéâtre les maisons du port.

Une rue, qui ressemble à un gigantesque escalier, forme à elle seule le village d'Élanchovi.

Comme les habitants sont tous pêcheurs et absents pendant le jour, Élanchovi paraît d'abord complètement inhabité, mais du toit des maisons sans cheminées s'élève la fumée du repas du soir, préparé par les ménagères; de temps à autre, une épouse inquiète d'un nuage à l'horizon, une mère portant son enfant paraissent à la porte des cabanes avec leurs jupes de couleurs éclatantes, et leur double tresse de cheveux tombant jusqu'aux jarrets. L'une parcourt d'un œil inquiet l'immensité de la mer, l'autre accoutume son fils à la senteur saline des varechs et des algues et à l'âpreté du vent marin.

Toutes deux prêtent tristement l'oreille aux sifflements de la brise qui, lorsqu'elle effleure à peine les eaux dormantes du port, mugit sur ces hauteurs dépouillées de verdure, enlève et disperse les flocons

de fumée, et fait tourbillonner les haillons bariolés mis sécher pêle-mêle à l'entrée des cabanes.

Tel est l'aspect que présente aujourd'hui le village d'Élanchovi, dont le silence et la solitude à son sommet, et le fracas des vagues à la base des falaises qu'il domine, inspirent à la fois un sentiment de terreur et de mélancolie.

Au mois de novembre, 1808, Élanchovi était plus triste encore. Le voisinage de l'armée française avait mis en fuite une partie de ses habitants, qui, oubliant dans leur terreur que leur pauvreté les mettait à l'abri de toute perte, s'étaient éloignés dans leurs barques pour fuir l'invasion qu'ils redoutaient.

L'histoire du château d'Élanchovi est liée intimement à l'histoire du *Coureur des bois*.

Ce château appartenait à la famille de Mediana, et faisait partie de l'opulent majorat de cette antique maison. Depuis longtemps, les comtes de Mediana n'étaient venus habiter cette sauvage retraite, lorsque, vers le commencement de l'année 1808, le chef de la famille, le fils aîné du dernier comte du nom, vint y installer sa jeune femme et son enfant.

Officier supérieur de l'armée espagnole, don Juan Mediana avait choisi ce château comme un sûr asile pour sa femme, dona Luisa, qu'il aimait passionnément. Un autre motif avait aussi déterminé son choix : l'alcade d'Élanchovi était un ancien serviteur, et il comptait sur son dévouement à une famille qui l'avait élevé au rang qu'il occupait. Don Ramon Cohecho était le nom du premier magistrat d'Élanchovi.

A la veille d'une séparation exigée par les devoirs militaires, cette sévère résidence convenait aussi d'ailleurs aux premiers temps d'un mariage qui avait été célébré sous de tristes auspices. Le frère cadet de don Juan, don Antoine de Mediana, aimait, lui aussi, dona Luisa. Depuis que celle-ci avait déclaré nettement sa préférence, il avait quitté le pays, où on ne l'avait pas revu. Le bruit de sa mort avait même couru, mais rien n'était venu le confirmer.

Quoi qu'il en soit, don Juan ne resta à Élanchovi que peu de temps : des ordres supérieurs le forcèrent